

Philippe PETOUT, *La reconstruction de Saint-Malo*, préface de Daniel Le Couédic, Saint-Malo, Éd. Cristel, 2018, 192 p.

Saint-Malo se présente aux historiens de l'urbanisme comme un paradoxe permanent : sa destruction quasi totale en 1944 est un fait avéré, mais d'innombrables publications sur la Bretagne « de toujours » s'empressent de joindre cette ville de 1950 à leur iconographie. Peut-être faut-il y voir l'effet de la légende selon laquelle elle aurait été reconstruite à l'identique. Peut-être aussi a-t-on longtemps craint de nuire à son charme et à son prestige touristique en révélant la modernité de ses dispositions. Cette crainte expliquerait-elle l'absence, depuis tant d'années, d'un ouvrage de référence sur sa reconstruction ? Le travail que Philippe Petout, conservateur des musées de Saint-Malo, a livré aux éditions Cristel, vient d'abord combler ce manque.

De manière minutieuse, et servi par une iconographie abondante légendée avec précision, l'ouvrage relate les épisodes de la destruction puis du relèvement de la cité, en apportant au passage des explications sur les motivations d'une action militaire qui avait fait jusqu'alors l'objet de nombreuses spéculations. Dès l'ouverture, le livre propose de manière inattendue une description des reconstructions précédentes. En effet, comme bien des villes, Saint-Malo a connu au fil du temps d'autres épisodes dramatiques, et le propos commence avec les évolutions successives qui ont conduit à la forme urbaine telle qu'elle se présentait avant les bombardements. On apprend ainsi que, dès 1661, près de la moitié des constructions avaient été détruites par un incendie accidentel qui se propagea d'autant plus rapidement dans les maisons à pan de bois à peine séparées par des rues étroites que de nombreux bâtiments servaient à l'entreposage de « poudres, soufres et autres marchandises grasses » facilement inflammables.

La première « reconstruction de Saint-Malo » au xvii^e siècle portait déjà les germes d'un débat qui allait se raviver trois siècles plus tard : fallait-il reprendre les dispositions antérieures ou imaginer des outils, réglementaires ou financiers, pour moderniser la ville ? Cette interrogation est une constante des reconstructions, qui donnera matière à de nombreux débats d'après-guerre.

Cette partie du récit permet aussi de saisir les contraintes évidentes du site, qui pesèrent sur les dispositions imaginées par les reconSTRUCTEURS : un relief avec lequel il fallut composer, et un périmètre particulièrement étroit. Celui-ci fut timidement agrandi avec les extensions du xviii^e siècle, qui servirent de référence pour la production des silhouettes finales.

Déblayer, construire et reconstituer : après une chronique de l'année 1944, décrivant les épisodes militaires qui se sont succédé – et dont l'explication renvoie à une histoire de la fortification du littoral depuis 1941 –, l'auteur nous emmène sur la vie d'un chantier qui s'ouvre bien avant la pose de la première pierre en 1947. L'accablement d'abord, devant l'ampleur des dégâts que le décompte confirme :

683 immeubles détruits sur les 865 d'avant-guerre, 2 074 logements, 463 magasins et 161 garages, pour une surface reconstruite totale qui avoisine les 270 000 m². Et très vite, le débat s'engage sur les modalités, les priorités, les choix, notamment entre deux administrations dont la tutelle préconisait des orientations contradictoires : les Ponts et Chaussées et les Monuments historiques. Le lecteur prend part aux difficultés matérielles, aux contraintes du site, à la rareté de moyens comme à l'incertitude des décisions, mais aussi aux premières réflexions que livre l'architecte Marc Brillaud de Laujardière, dont l'ouvrage réhabilite l'influence. Happé par la reconstruction de Caen dès 1946, il n'en a pas moins fixé des orientations et des tracés que ses successeurs, Yves Hémar puis Louis Arretche, auront à cœur de respecter et de concrétiser.

C'est ainsi que, pendant la phase de déblaiement, va s'organiser le plan de la nouvelle ville, par l'élargissement de certaines rues – et la suppression pure et simple de quelques ruelles –, par l'aménagement d'espaces libres, trop rares dans la ville ancienne, et par la réorganisation de l'emprise des édifices publics (administrations, écoles, etc.). La comparaison des plans est sans équivoque : la ville neuve diffère profondément de sa devancière, et le petit nombre de reconstructions concédées aux Monuments historiques (une quinzaine) met définitivement à mal l'idée d'une reconstruction à l'identique.

Pendant, Louis Arretche, nommé en 1947, décrit assez clairement l'esprit dans lequel les reconstructeurs ont travaillé, en fixant tout d'abord la silhouette d'ensemble et les quatre façades de la ville, avant d'organiser plus librement les programmes des nouveaux immeubles, dans une disposition qui s'avère très moderne : l'ouverture de la plupart des îlots largement dimensionnés, l'échelle des espaces publics démontrent un savoir-faire irrigué par la pensée urbaine du temps. Sans trahir les perspectives pittoresques ni le relief qui appartiennent au « génie du lieu », Brillaud de Laujardière et ses successeurs auront construit, autour des quelques édifices rescapés, une ville pourvue des aménités que l'on pouvait attendre du xx^e siècle.

Il faut souligner dans cet ouvrage un sens remarquable du récit, servi par la connaissance précise de l'information historique. La chronique du premier incendie, comme l'enchaînement parfaitement documenté des événements qui conduisirent à la destruction finale, sont des épisodes qui peuvent emporter le lecteur sur les traces des protagonistes, sans apprêt romanesque mais avec une efficacité certaine. Rythmant ce récit, des encarts se focalisent sur des aspects souvent inédits qui restituent le comportement des acteurs autant que des questions concrètes. Le financement, par exemple, est un montage administratif et comptable très complexe qui explique comment « l'État assureur » a organisé la répartition des dommages de guerre, mais aussi comment ses interlocuteurs, propriétaires et association syndicale de reconstruction, ont fait valoir leurs intérêts. On y voit aussi apparaître

des protagonistes moins connus que le maire Guy La Chambre, l'architecte en chef des Monuments historiques Raymond Cornon ou les architectes reconSTRUCTEURS. Le rôle des entreprises du bâtiment, trop souvent considéré comme subalterne, est mis en lumière dans toute sa complexité. On découvre dans l'ouvrage une somme d'ingéniosité insoupçonnée, qui tire parti des avancées de la technologie du béton et des premiers procédés de préfabrication, invisibles sous le manteau de granite et d'ardoise. Les matériaux, indispensables figurants de cette pièce, font l'objet d'une notice très fouillée qui restitue le parcours de l'approvisionnement et les choix logistiques et techniques de leur mise en œuvre.

Enfin, précieux atout pour les lecteurs qui se pencheront sur cette reconstruction hors normes, l'auteur a construit des index qui succèdent au récit et en complètent le propos. La somme des informations recueillies permet d'approfondir les détails d'une aventure qui s'étend officiellement sur treize ans mais en aura occupé plus du double, la cathédrale n'étant inaugurée qu'en 1972. De généreuses notices consacrées à chaque îlot, puis un catalogue biographique et thématique satisferont toutes les curiosités et permettent de comprendre l'écheveau complexe que l'administration du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme avait tissé pour organiser ce chantier d'exception.

Cette somme, aussi érudite qu'alerte, est l'indispensable ouvrage d'histoire urbaine qui pourra accompagner tout visiteur désireux de comprendre la ville d'aujourd'hui. Philippe Petout vient confirmer que la connaissance précise de l'histoire d'une ville n'en détruit pas la magie, mais qu'elle en révèle de nouvelles facettes qui la rendent plus merveilleuse encore.

Patrick DIEUDONNÉ
directeur de l'Institut de géoarchitecture de Brest,
Université de Bretagne occidentale

Christian BOUGEARD *Les années 68 en Bretagne. Les mutations d'une société (1962-1981)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 308 p.

Fruit de nombreuses années de travail dans les archives et de lectures d'ouvrages, thèses, mémoires et actes de colloques, le beau livre de Christian Bougeard intitulé *Les années 68 en Bretagne* est sans aucun doute la grande synthèse qu'on attendait pour décrire et expliquer à un large public ce qui se joua alors dans la région, Loire-Atlantique incluse. Une région à bien des égards à l'avant-garde des « événements » survenus il y a un demi-siècle.

Une mémoire paresseuse continue de ne retenir de Mai-68 qu'une grande révolte étudiante centrée sur le Quartier latin. Ne voit-on pas d'ailleurs toujours ou presque les mêmes images de rues parisiennes dépavées et de voitures incendiées, montrées